

la provocation de la psychanalyse

entretien avec armando verdiglione

Armando Verdiglione est aujourd'hui le contestataire numéro un du monde psychanalytique. Ses séminaires sont publiés (en 10/18). Qu'est-ce qui fait courir cet organisateur de colloques, auquel on reproche souvent qu'ils soient réussis ?

P.T. — Vous, Armando Verdiglione, et les colloques que vous organisez semblent être inséparables. Vous suscitez débats, commentaires, discussions, confrontations, voire polémique. Que cherchez-vous à faire au juste en organisant ces colloques et tables rondes ?

A.V. — Je n'aime pas la polémique. Je trouve au contraire que la polémique a fait son temps. Ce que je fais lors des conférences, avec des colloques ou par la pratique c'est plutôt de la provocation. Pour un psychanalyste, il s'agit d'occuper une position impossible, à savoir une position de semblant qui est à la fois le semblant cause de jouissance et cause de désir : donc provocation au sens étymologique.

Il y a six ans que je fais ces rencontres et chaque fois ça a marqué un tournant et une désorientation par rapport à ceux qui voulaient introduire dans le colloque une activité autre ou interpréter certains de mes textes dans telle ou telle perspective. Nous assistons à l'introduction et à l'élaboration de la psychanalyse en Italie. Le psychanalyste est un débutant. On est au début de la psychanalyse en Italie et la psychanalyse n'existe qu'au début. Ce que je fais n'entre ni dans le freudisme ni dans l'anti-freudisme. La psychanalyse ne doit pas deven-



Armando Verdiglione

nir scolastique en Italie. Si elle le devient, elle n'est plus psychanalyse. La théorie et le texte de Lacan ne se prêtent pas à devenir le support d'une scolastique.

P.T. — Comment expliquez-vous la mythologie et les fantasmes autour de votre personne ? Certains vous reprochent d'organiser et de manigancer. Manifestement il y a quelque chose dans votre pratique qui leur échappe. Quoi ?

A.V. — En France il y a une manière de comprendre les choses qui relève du Siècle des Lumières et du structuralisme. C'est une manière plutôt colonialiste d'entendre tout ce qui se passe ailleurs, notamment en Italie. S'il se dit quelque chose concernant l'Italie ou si quelques-uns viennent à un

N° 145
FEVRIER 1979

magazine
littéraire

deux entretiens :
a. verdiglione, f. furet,
nourrissier par m. déon

ORNICAR ?

Cherchez-vous en vain les premiers numéros d'*Ornicar* ? Si oui, vous pourrez enfin vous procurer les numéros épuisés et compléter votre collection. La rédaction d'*Ornicar* ? bulletin périodique du Champ Freudien à Vincennes qui publie les Séminaires de Jacques Lacan plusieurs années avant l'édition officielle au Seuil, a décidé de rééditer à tirage limité et sur souscription — les numéros 1 à 10. Pour réserver vos exemplaires, envoyez 20 F pour chaque numéro à *Ornicar* ? 31, rue de Navarin, 75009 Paris. P.T.

colloque, ce qui circule à Paris, même dans la presse, c'est une version folklorique : c'est une traduction dans un code parisien au service de telle ou telle chapelle. L'intérêt et la condition même de ces rencontres c'est que les gens y viennent pour parler, pour faire un travail et ils le font dans un espace autre, en dehors des chapelles. Très souvent les gens se rencontrent ici pendant des colloques et les longs dîners à Milan qui ne se rencontreraient jamais à Paris. La même chose s'est produite pour des Anglais. Des personnes qui ne se sont pas rencontrées à Londres depuis 1968 se sont rencontrées lors du colloque sur « La Folie ».

On me reproche de travailler trop, de faire trop et d'être trop actif. Evidemment tout cela donne l'idée de supposition, de polémique et de western et crée tout un fantasmagorie gigantesque. Ce fantasmagorie provoqué par le colloque m'a toujours intéressé. Ça demande une réflexion et en général pendant ces colloques le psychanalyste est interrogé. C'est une confrontation. Il n'y a jamais une alliance, un fil, une ligne qui forment le lien des gens qui viennent au colloque. C'est quelque chose de beaucoup plus dialectique qui se passe. Il n'y a pas une cause à servir.

P.T. — *Les colloques de Milan des années précédentes étaient marqués par des contestations, des happenings comme la manifestation des féministes et un colloque parallèle pour lequel on vendait de faux billets. Cette année par contre, j'ai l'impression de calme et surtout de sérieux. Où sont passées la dissidence, la provocation et la contestation ?*

A.V. — C'était vraiment débordant pendant le congrès « Sexualité et Politique » il y a trois ans. Le congrès était devenu un espace d'expérimentation et de parole pour les féministes. Il y avait une attaque concernant ce qui était censé être ma personne, mais les féministes les plus violentes à cette époque-là ont commencé à s'interroger et sont entrées par la suite dans l'Association Psychanalytique Italienne pour collaborer avec nous. Je laisse toujours cours à la parole, pour que des questions se formulent et qu'il y ait une invention dans la pratique.

Cette année au lieu de passer par un Western, par une contestation au sens traditionnel, il y avait un travail beaucoup plus intéressant dans les différentes salles. Les exposés et les textes étaient beaucoup plus préparés. La question de l'art a été écartée depuis Freud et cela a demandé un effort pour ce colloque sur « De l'art... des bords ». Les gens qui sont venus à Milan étaient intéressés, non seulement ils ont pris des notes, mais les interventions qu'il y a eu étaient très vivantes, montrant beaucoup de curiosité. Tout s'est passé à un niveau beaucoup plus intéressant. « De l'art des bords » est un colloque qui laisse à désirer au sens lacanien c'est-à-dire un colloque qui ne se ferme pas. Il y aura des germes qui peuvent avoir des effets postérieurs non pas au niveau théâtral de la chose mais au niveau du travail dans les expériences, les textes et les pratiques différentes.

A mon avis cette année marque un tournant dans l'élaboration et aussi un tournant culturel. Ce colloque mettait en jeu la culture inventive comme formation de l'inconscient. Il ne s'agit pas de la culture comme institution, patrimoine, savoir distribuable ou musée, c'est une culture qui se produit dans le langage, qui relève de la pratique et qui évidemment se fait dans l'acte d'oubli.

miracle
à milan

Depuis quatre ans la presse parisienne nous décrit les congrès et colloques de psychanalyse organisés par Armando Verdiglione, psychanalyste Milanais de filiation lacanienne, comme des « jamborées houleuses de vedettes intellectuelles autour de concepts fétiches », une « manifestation folklorique » où règne la « mini-contestation » lors d'une « kermesse psychanalytique », etc. Les critiques acharnées de ces colloques se sont-ils vraiment interrogés sur la pratique analytique elle-même, qui par définition provoque ? Leurs comptes-rendus qui reprennent les faits du langage n'effacent-ils pas ce qui s'est produit au niveau du dire ? Le choix de sujets et thèmes brûlants et explosifs n'a-t-il pas pour double but de faire avancer le discours théorique et de provoquer l'articulation de certains fantasmes pour faire se produire les symptômes de base ?

Pourquoi la presse s'acharne-t-elle sur ces colloques et sur la personne de Verdiglione, leur animateur ? A la différence d'autres, qui font tout pour susciter polémique et discussions, lui ne cherche pas le pouvoir. Celui qu'on décrit dans les salons parisiens n'est autre que la représentation fantasmatis-

P.T. — *On a l'impression d'une transplantation ou d'un « transfert » de l'intelligentsia française et son bagage théorique et du Tout-Paris-Littéraire à Milan pour trois jours...*

A.V. — Il y a des intellectuels de Paris qui viennent à Milan mais ce n'est pas Paris transplanté à Milan ! Je trouve que c'est intéressant d'avoir des échanges pour des éditions de livres en même temps dans sept ou huit pays. Il faut changer de pays et de continents à chaque instant, c'est pour cela qu'on va organiser un congrès à New York et peut-être un autre à Montréal. C'est très important.

P.T. — *Cette année il me semble qu'il y a de grands absents du côté italien. Certes il y a Renato Barilli, Vittorio Fagone, Filiberto Menna, Aldo Tagliaferri et d'autres, mais avez-vous invités des psychiatres comme Franco Basaglia et Giovanni Jervis ou le jurgien Agostino Pirella ? Quels Italiens se sont inscrits pour assister à ce colloque ?*

A.V. — Il y a beaucoup d'Italiens : des artistes, critiques d'art, philosophes, écrivains, psychanalystes. Il y a 935 inscrits dont une large partie est italienne. Les Italiens sont également représentés parmi les journalistes et les 80 invités. Ce n'est pas un colloque dans lequel tout le monde doit

que d'un Sicilien infatigable sans prétention dont le seul défaut est d'avoir réussi brillamment là où les Français échouent ! Verdiglione organise avec efficacité des colloques de psychanalyse où il met en scène des participants d'horizons multiples et divers dans des décors somptueux et grandioses qui rappellent souvent les plus belles représentations du Théâtre à l'Italienne ou des opéras de Puccini et Verdi.

Quel qu'ait pu être le passé, après avoir assisté au colloque de psychanalyse sur le thème « De l'art... des bords » j'estime que le temps est venu de parler de ces colloques et de celui qui les organise autrement ! Ce colloque s'est déroulé dans le calme et avec beaucoup de sérieux, entraînant des « recherches périphériques » dans l'art et la psychanalyse. Il n'y eut aucune manifestation ou happening ; néanmoins, la provocation et la confrontation furent constamment présentes. L'articulation d'une parole à plusieurs niveaux entraînait la confrontation d'hypothèses et de discours différents entre artistes (écrivains & peintres) et théoriciens que l'art, la psychanalyse et la littérature interrogent.

Cette année à Milan les intellectuels se voyaient dans l'obligation de quitter le cocon sécurisant de leurs chapelles littéraires, psychanalytiques, philosophiques et universitaires. La contestation, dirigée vers l'intérieur, portait sur cer-

tre présent. Ce colloque ne demande un acte de présence à personne. Il y a une circulation et des annonces dans les revues qui forment tout le monde. Ensuite ils nous critiquent et nous répondons. Jervis est venu en 1973 et il est revenu chaque fois que le sujet l'intéressait c'est-à-dire quand ça touchait à un domaine proche de la psychiatrie ou de la folie. Pirella et Basaglia ont participé à d'autres occasions y compris à une table ronde il y a cinq mois à Venise à propos du livre de R. Gensis. *Traité de psychiatrie provisoire*. Il y a eu collaboration avec eux et il ne s'agit pas du tout d'une exclusion.

T. — Dans l'Introduction au recueil des textes du colloque de Milan 1977 sur « La violence », vous avez écrit : « La psychanalyse n'a pas à dire tout sur tout, mais seulement quelque chose de spécifique, voire de artistique ». En parlant des colloques précédents on dit qu'il était question de tout sauf de la psychanalyse, que la psychanalyse ne disait pas quelque chose de spécifique. En quoi est-ce comme pour l'enseignement de Lacan en Italie : l'intérêt semble être général, culturel mais extra-analytique ?

V. — Là j'ai quelques objections à faire. Il paraît que tout le monde connaît les thèmes et les mots qui sont psychanalyti-

ques et ceux qui ne le sont pas. Un mot se structure comme psychanalytique au moment où il s'énonce dans une élaboration ou dans une pratique. A l'époque de Freud, aucun mot n'était psychanalytique. Ce que je souligne c'est qu'il y a une dimension analytique même dans ces colloques qui n'est pas une implication, mais qui relève d'une certaine manière du pratique même du débat. Ce qui est en jeu c'est la distance de cette pratique par rapport à toute vision du monde, par rapport à la bataille idéologique et à la bataille des idées.

P.T. — Vous abordez par la pratique analytique les aspects culturels de la civilisation qui sont les plus brûlants. Pourquoi ces sujets provocateurs et explosifs tels que la sexualité et la politique, la violence, la dissidence de l'inconscient et les pouvoirs, sont-ils considérés comme des questions spécifiquement analytiques ?

A.V. — Ce sont des sujets que je retrouve dans l'analyse et qui concernent le malaise de la civilisation. La civilisation circule comme un symptôme. A tel moment il y a un sujet qui émerge. Jusqu'à présent on a mis un titre comme interprétation pour l'année suivante. C'était le moment du féminisme pendant le congrès sur « Sexua-

lité et Politique ». Nous avons bien compris pendant le congrès même qu'il s'agissait de discuter les questions de la folie l'année suivante, donc on a mis « La Folie » comme titre et après « La Violence ».

Il ne s'agit pas de résoudre mais de se laisser interroger par les questions qui existent et de mettre en jeu des préjugés, des problèmes et des modèles. Ce n'est pas une extrapolation de la pratique. Ce sont des questions qui concernent la pratique elle-même et qui arrivent en analyse. La psychanalyse a commencé avec la question de la violence pour l'hystérie. C'était la démarcation par rapport à l'hypnose et à la neurologie.

P.T. — Les colloques, séminaires et tables rondes à Paris, Milan et dans d'autres villes italiennes. *Vel*, la revue de l'Association Psychanalytique Italienne, et *Spirali*, la revue culturelle que vous venez de fonder, sont tous le produit de votre réflexion personnelle, à la fois théorique et politique, sur la psychanalyse. On retrouve d'ailleurs l'élaboration de cette réflexion dans *Dissidence freudienne*. Dans toutes vos activités il règne un courant de provocation et de dissidence au sens lacanien de discordance. Je dirais même qu'il règne une vague de contestation au sens où vous militiez sur le plan culturel.



Armando Verdiglione et Catherine Clément pendant l'intervention de collectifs à Milan

ins thèmes — leitmotiv — dans la succession d'exposés et de séminaires. Ainsi il était question du marxisme, de Hegel, de Gramsci, de l'antisémitisme, voire même de l'évangile et de la religiosité chez certains disciples des groupes d'avant-garde théâtrale. Hélas, on assistait également à un retour oppressant — et combien agréable — d'un discours phallogocentrique qui, à quelques exceptions près, bordait des salles du musée pour paraître, spectre hideux, autour des bords de *ristorante*.

Malgré ce « retour du refoulé » l'organisation de l'espace au colloque était telle que toute prise de position idéologique déterminée ou groupement

autour d'un thème était quasi-impossible. Il ne pouvait pas en être autrement quand on parcourait d'un bout à l'autre ce musée impressionnant : on traverse un quai de gare où se trouve une locomotive à vapeur, un port italien d'un autre siècle avec un voilier prêt à traverser l'Atlantique et un hangar d'avant-guerre garni d'avions suspendus en l'air. Tout ceci pour aller du « Nouveau Philosophe » au « Vieux Philosophe », du Lacanien au Freudo-Marxiste pour finir chez le théoricien de l'art. Être « à l'écoute » de 8 à 12 personnes parlant dans quatre salles différentes à la fois dans l'espace de deux heures a suscité, même chez les habitués des « congrès à l'américaine », une certaine frustration

de se voir dans l'obligation de n'attraper que des bribes de certains exposés et discussions de 9 heures à 19 heures.

Heureusement nous aurons l'occasion de lire les communications de Philippe Sollers, de Bernard-Henri Lévy et de Gérard-Georges Lemaire dans les deux tomes des actes du congrès que Christian Bourgois publiera dans la collection 10/18. Nous y retrouverons également les interventions savantes de Catherine Clément sur l'opéra, de Christian Descamps sur l'inconscient et le cinéma, de Viviane Forrester et d'Aldo Tagliaferri sur Hamlet, de Marc Rombaud sur la bisexualité de l'écriture et de Nathalie Sarraute sur son œuvre théâtrale.

Tous se sont rencontrés pendant trois jours non pour discuter sur l'art ou pour se mettre d'accord sur le sens de l'art aujourd'hui, mais pour s'interroger sur leurs propres pratiques et explorer ensemble dans une perspective psychanalytique les réalités sociales, politiques et institutionnelles du monde contemporain. Il était quand même question, de temps à autre, des pratiques de langage qui touchent à l'art... sur ses « bords ». A Milan nous avons assisté sans cesse à des discussions qui avançaient sans point fixe et à des discours variés d'une mobilité étonnante : éléments de base pour une véritable interrogation théorique.

P.T.

A.V. — Non je ne conteste rien et je ne m'oppose pas à un système ! Il n'y a pas de militantisme mais plutôt de la « militance », au sens étymologique. Il s'agit là de la multiplicité sans unité, qui relève de l'éthique, de l'impératif du désir et de la loi concernant l'impératif de la jouissance. L'éthique concerne l'impératif du désir et la loi concerne l'impératif de la jouissance. Ce sont deux bords très différents. Quand on écarte l'éthique la « militance » prend la vérité comme cause et c'est alors le terrorisme. La « militance » pour moi n'est pas de la contestation. C'est une position insupportable, insupportable même.

P.T. — Dans le dernier numéro d'Ornicar ? (16), il y a un dossier sur la situation de la psychanalyse en Italie. Sergio Finzi (éditeur du Piccolo Hans à Milan) y a écrit : « Français encore un effort, ce n'est pas en allant aux congrès de Verdiglione que vous aiderez la psychanalyse » en extension « à surmonter l'épreuve de la passe » et Franco Fornari (président de la Société Psychanalytique Italienne) parlant du lacanisme y a

dit que « la province de Milan est peuplée de lacaniens » verdiglioniés ». Que pensez-vous de ces dires ?

A.V. — Je ne pense pas au niveau de Finzi. Si vous lisez l'article dans Ornicar ? vous verrez qu'il y a un écartement du refoulement et de l'éthique. Ça n'a aucun intérêt pour moi. D'ailleurs je prends position par rapport à Finzi dans *Dissidence freudienne* où je dis qu'il a eu un échec. Il voulait lire Lacan avec Gramsci, traduire Lacan en termes gramsciens. C'était une récupération à l'intérieur d'un compromis historique et un échec de la « lacanonisation ».

P.T. — Comment se fait-il que les lacaniens en Italie ne s'entendent pas : Giacomo Contri, traducteur des Ecrits, Muriel Drazen, analyste membre de l'École Freudienne de Paris vivant à Rome, et vous qui traduisez Scilicet et Ornicar ?

A.V. — On n'a pas beaucoup d'occasions pour se voir. On s'est vu seulement quelques fois quand il y avait Lacan.

P.T. — Mais Giacomo Contri habite Milan et vous traduisez sous les deux Lacan...

A.V. — Vous pouvez regarder l'opinion de Lacan sur la traduction des Ecrits par Contri. Il l'a dit dans une conférence à Rome, publié ensuite dans les *Lettres de l'École Freudienne*. A l'égard de Finzi ou de Contri il y a toujours eu le fait d'établir un rapport entre la psychanalyse, le catholicisme et le marxisme. Cela n'a aucun intérêt car c'est toujours fait au nom d'une vision du monde. Ce n'est pas intéressant ni de démontrer le rapport ni de démontrer l'opposition.

P.T. — Existe-t-il un antagonisme entre vous ? Dans le même numéro d'Ornicar ? Laurence Bataille parle « d'antagonismes qui se révèlent insurmontables ».

A.V. — Non, il n'y a pas d'antagonisme. Ce sont des Français qui traduisent comme ça. L'aspect le plus remarquable c'est que cette polémique ne peut avoir d'espace qu'à Paris.

Propos recueillis
par Pamela Tytell

la culture en question

SPIRALI
GIORNALE INTERNAZIONALE
DI CULTURA — n.3



En octobre 1978 le premier numéro de *Spirali*, revue internationale de culture et de recherche, est apparu dans les librairies italiennes. A la première page figure une liste impressionnante de plus de 250 intellectuels de 32 pays (dont 90 Français) composant un Comité International de Collaborateurs. Ses membres, dotés d'une fonction quasi-symbolique, proposent des sujets, des textes ou s'intéressent tout simplement aux questions psychanalytiques. D'entrée ce mensuel, rédigé en Italien et publié par les soins des membres de l'Association Psychanalytique Ita-

lienne, a suscité des commentaires dans la plupart des journaux régionaux italiens. Quel étonnement de voir surgir une revue culturelle soumise à aucun parti dans un pays où les partis semblent représenter l'état (car l'état, lui, n'existe pas) ! Les numéros de *Spirali* déjà parus sur *L'état*, *L'art* et *La psychanalyse* ont été vendus à 30 000 exemplaires chacun. Il est question d'augmenter le tirage pour les numéros en préparation comportant des dossiers consacrés à *La violence*, *Les partis*, *Lacan avec Freud*, *L'intellectuel* et *Vico*.

Quelle est la tendance de cette revue qui se propose de recueillir et de promouvoir les instances les plus récentes et les plus intéressantes pour une interrogation de la culture ? « On ne peut faire de la culture sans lire Freud et Lacan, s'occuper de l'art, de la musique, du théâtre, du cinéma et de la littérature », répond Italo Bassi. Les animateurs de *Spirali*, membres de l'A.P.I., luttent contre un courant jungien dans ce pays où les théories freudiennes sont loin d'être acceptées comme en France ou dans les pays anglo-saxons. « Nous avons insisté sur la « relecture » de Freud avec Lacan (1), afin de faire passer Freud dans la culture italienne. Maintenant nous essayons de faire passer Lacan, non pas avec Gramsci ou avec le catholicisme, mais avec Freud », poursuit Bassi. Néanmoins le phénomène Lacan, tout en suscitant l'intérêt général, reste en majeure partie dans un contexte extra-analytique exclusivement culturel en Italie.

« Avec *Spirali* nous faisons une tentative de diffuser la psychanalyse freu-

dienne, la pratique analytique et la pratique culturelle à l'extérieur des institutions psychanalytiques qui par leur définition même sont fermées et closes », m'a expliqué Mariella Borraccino. « Nous organisons des débats autour de *Spirali* non seulement dans les grandes villes culturelles comme Rome et Milan, mais également à Gènes, Padoue, Piacenza, Novara et Venise où nous dialoguons avec tous ceux qui s'intéressent au théâtre ou à l'art ».

Pour Italo Bassi, Mariella Borraccino et d'autres membres du collectif (2), il s'agit de toujours s'exposer, s'exprimer et être interrogés en tant qu'intellectuel, analyste et militant culturel. Tous parlent d'une « militance culturelle ». Voici, une fois de plus, ce terme de Verdiglione qui désigne une « militance » sans croyance, soumise ni à l'obéissance ni au discours universitaire, mais à la loi concernant l'impératif de la jouissance : une loi sans maître.

Le colloque de Milan sur le thème « De l'art... des bords » s'est terminé tard dans la soirée du samedi 25 novembre, après une conférence de presse au Centre Culturel Français de Milan. Quelques heures plus tard, la réunion habituelle du dimanche matin avait lieu au siège du collectif. Il y était déjà question du prochain colloque organisé conjointement par l'A.P.I. et *Spirali*. Rendez-vous à Paris du 10 au 12 mai 1979 autour du thème « L'intellectuel ».

P.T.

(1) C'est-à-dire une introduction à une lecture de Lacan avec Freud. *Spirali* - Giornale Internazionale di Cultura, Corso Matteotti 1 A. 20121 Milano. *Spirali* est en vente à la librairie La Hune à Paris.
(2) Collectif freudien « Semiotica Psicanalitica ».